***La littérature maghrébine d'expression française***

***Cours 1***

**La littérature coloniale du XIXème siècle**

 La conquête française de l’Afrique a suscité l’intérêt des écrivains français. Leur écriture a été influencée par deux tendances opposées. L’une soutient la colonisation et le colon et l’autre, des auteurs français qui ont visité le Maghreb ou qui se sont installés, a eu un regard exotique, fasciné et riche en renseignements sur ce continent.

**TEXTE 1 : Quel est le point de vue de Victor Hugo sur la conquête de l’Afrique et de l’Algérie ?**

  En serait-il ce que vous dites, je crois que notre nouvelle conquête est chose utile et grande. C’est la civilisation qui marche sur la barbarie. C’est un peuple éclairé qui va retrouver un peuple dans la nuit. Nous les Grecs du monde, c’est à nous d’illuminer le monde. Notre mission s’accomplit, je ne chante qu’hosanna. Vous pensez autrement que moi, c’est tout simple. Vous parlez en soldat, en homme d’action. Moi je parle en philosophe et en penseur.

Supposez que les peuples d’Europe au lieu de se défier les uns les autres, de se jalouser, de se haïr se fussent aimer ; supposez qu’ils se fussent dit qu’avant même d’être Français, ou Anglais, ou Allemand on est homme, et que si les nations sont des patries, l’humanité est une famille… Au lieu de se déchirer entre soi, on se répandrait pacifiquement dans l’univers ! Au lieu de faire des révolutions, on ferait des colonies ! Au lieu d’apporter la barbarie à la civilisation, on apporterait la civilisation à la barbarie.

La Méditerranée est un lac de civilisation ; ce n’est, certes, pas pour rien que la Méditerranée a sur l’un de ses bords le vieil univers et sur l’autre l’univers ignoré, c’est-à-dire d’un côté toute la civilisation et de l’autre côté toute la barbarie. Le moment est venu de dire au groupe illustre des nations : Unissez-vous ! Allez au Sud. Est-ce que vous ne voyez pas ce barrage ? Il est là, devant vous, ce bloc de sable et de cendre, ce monceau inerte et passif qui depuis six mille ans fait obstacle à la marche universelle. Ce monstrueux Cham qui arrête Sem par son énormité, l’Afrique. Quelle terre que cette Afrique ! L’Asie a son histoire, l’Amérique a son histoire, l’Australie même a son histoire, qui date de son commencement dans la mémoire humaine ; l’Afrique n’a pas d’histoire ; une sorte de légende vaste et obscure l’enveloppe. Rome l’a touché pour la supprimer ; … C’est ce qui est absolu dans l’horreur. Le flamboiement  tropical en effet, c’est l’Afrique. Il semble que voir l’Afrique, ce soit être aveuglé. Un excès de soleil et un excès de nuit. Eh bien cet effroi va disparaître.

Déjà les deux peuples colonisateurs, qui sont deux peuples libres, la France et l’Angleterre, ont saisi l’Afrique : la France la tient par l’Ouest et par le Nord, l’Angleterre la tient par l’est et par le midi. Voici que l’Italie accepte sa part de ce travail colossal (…) Cette Afrique farouche n’a que deux aspects : peuplée, c’est la barbarie, déserte, c’est la sauvagerie, mais elle ne se dérobe plus. (…) Au dix-neuvième siècle, le blanc a fait du noir un homme ; au vingtième siècle, l’Europe fera de l’Afrique un monde. Refaire une Afrique nouvelles, rendre la vieille  Afrique maniable à la civilisation, tel est le problème. L’Europe le résoudra.

Allez, Peuples, emparez-vous de cette terre. Prenez-la. A qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l’Afrique à l’Europe. Prenez-la…

 Victor Hugo, *Discours du Congrès de la paix*, 21 août 1849

***Cours 2***

***La littérature authentique du Maghreb***

 La littérature maghrébine est définit par l’espace de sa production : (l'Algérie, la Tunisie et le Maroc). Elle est produite principalement par des auteurs natifs du Maghreb et s’exprime en langue française comme une langue issue de la colonisation. Les écrivains maghrébins d'expression française ont utilisé cette langue pour exprimer leurs expériences, leurs luttes et leurs aspirations, tout en s'inscrivant parfois en opposition à la langue et à la culture coloniales.

Cette littérature s'est développée vers la deuxième moitié du XXe siècle et vu le contexte de sa naissance, la thématique de la première génération est essentiellement liée à la prise de conscience identitaire, à la colonisation, la décolonisation, ainsi qu’à la description ethnographique de la société maghrébine (structure sociale et familiale, croyance et religion, mode de vie, etc.). Elle a également joué un rôle clé dans la formation de nouvelles formes de narration, mélangeant des influences littéraires françaises avec des traditions orales et des éléments culturels propres au Maghreb. Elle a décelé les enjeux culturels, sociaux et politiques du Maghreb et a témoigné des réalités historiques complexes de cette région. Postérieurement, les écrivains d’après l’indépendance, ont essayé de s’ouvrir à d’autres perspectives nouvelles pour imaginer une société plus émancipée et plus moderne.

 ***Les auteurs Maghrébins et la langue française :***

Quel est le rapport de chaque écrivain à la langue française ?

*Mohamed Dib : « Le français m’est devenu ma langue adoptive. Mais écrivant ou parlant, je sens mon français manœuvré, manipulé d’une façon indéfinissable par la langue maternelle. Est-ce une infirmité ?*

*Pour un écrivain, ça me semble un atout supplémentaire, si tant est qu’il parvienne à faire sonner les deux idiomes en sympathie. » (p. 48)*

*Kateb Yacine : « « J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas Français » « Le Français est notre butin de guerre »*

*« Avant 1945, je n’avais aucune conscience de ce qui se passait dans le pays, j’étais un écolier, je vivais dans la poésie, dans les livres : je ne comprenais nullement à ce qui se passait autour de moi. Puis je me souviens il y a eu une manifestation dans les rues…Je ne comprenais pas du tout le sens de la manifestation. Je suis resté dans le cortège, et ça a mal tourné ; par la suite il y a eu une dizaine de milliers de victimes…Il y a eu Sétif et Guelma. Nous avons reçu des coups des*

*deux côtés…. Lorsque je suis sorti de prison, j’avais une vision du peuple . Ces gens que je n ‘avais jamais remarqués…quand je les vus en prison, et que nous avons parlé ensemble, quand nous avons eu les mêmes tortures, les mêmes chocs, j’ai commencé vraiment à les connaître. Et sorti de prison… j’étais tout à fait convaincu qu’il fallait faire quelque chose… »*

*"L'écrivain est un homme solitaire. Son territoire est celui de la blessure: celle infligée aux hommes dépossédées"; écrit TAHAR BEN JELLOUN.*

*Cet écrivain est opposé au fait de n'avoir qu'une seule langue, il dit: "Le bilingue offre l'avantage d'une ouverture sur la différence".*

*Un autre écrivain marocain, Abdullah Najib REFAIF, dit que le jugement fait aux écrivains marocains de langue française" ne se repose souvent sur aucun jugement capable de résister à l'analyse". Par ailleurs, il a affirmé que" la littérature marocaine n'aura pas ses repentis comme c'est la cas en Algérie, ou Rachid BOUDJEDRA s'emmêle les lettres et patauge dans la semoule littéraire, entêté comme un escargot. Mais qui prend encore BOUDJEDRA au sérieux ?"*

*Salah GARMADI, linguistique, disait au cours d'un débat sur le bilinguisme en*

*Tunisie: " je l'avoue, c'est par l'intermédiaire de la langue française que je me sens le plus*

*libéré du poids de la tradition, c'est là que le poids de la tradition étant le moins lourd, je me sens le plus léger"*

*Abdelaziz KACEM est profondément lui même, en écrivant en arabe, tandis qu'écrire*

*en français est" source de déchirement", mais " jamais de reniement". Il adapte le français*

*comme "un butin de guerre".*

***Cours 3***

***L’évolution de La littérature maghrébine d'expression française***

Elle a évolué au fil du temps en plusieurs générations d'écrivains. Chaque génération est marquée par un contexte différent, mais les frontières entre elles ne sont pas bien délimitées. Ces générations correspondent en grande partie à l'évolution des sociétés maghrébines, à la fois avant, pendant et après la colonisation.

### 1. ****La première génération : Les écrivains de la colonisation (1950-1962)****

Cette génération d'écrivains est née et a vécu sous la domination coloniale française, et son œuvre se caractérise souvent par un questionnement sur l'identité, la confrontation entre les cultures, et la tension entre l'appartenance à une culture maghrébine et l'influence de la culture française. Ces auteurs ont souvent écrit pour une audience française, mais leurs œuvres étaient également l'expression de leur désenchantement vis-à-vis du colonialisme.

#### Caractéristiques :

* **Thèmes principaux** : La question de l'identité, le rapport à la colonisation, le sentiment de déracinement et de double appartenance.
* **Style** : La langue française est utilisée, mais parfois avec des influences de l'arabe ou du berbère, donnant une forme hybride à la langue écrite.
* **Contexte** : Une époque marquée par la guerre, les inégalités sociales, les luttes pour l'égalité et la prise de conscience des écrivains maghrébins face à l'injustice coloniale.

#### Auteurs clés :

* **Albert Camus** (Algérie) : Auteur de L'Étranger et La Peste, il est l'un des plus célèbres écrivains d'origine maghrébine écrivant en français, même si son rapport à l'identité algérienne est complexe.
* **Mouloud Feraoun** (Algérie) : Connu pour son roman Le Fils du pauvre, où il décrit la vie des paysans algériens sous la domination coloniale.
* **Kateb Yacine** (Algérie) : Son œuvre la plus célèbre, Nedjma, est un roman où se mêlent la poésie et les aspirations de la jeunesse algérienne en pleine lutte pour l'indépendance.

### ****Thématique de la première génération****

### Les écrivains de cette époque explorent le choc des cultures, l’identité colonisée et le sentiment de déracinement. Ils mettent en lumière la domination coloniale et les tensions entre appartenance maghrébine et langue française.

La littérature maghrébine d’expression française de la première génération était surtout **ethnographique : les coutumes, les traditions, les fêtes, les souks, les conditions de la femme, l’autorité de l’homme, les misères sociales et la guerre, les croyances, habillement, …etc.**

**Extraits :**

**Mouloud Feraoun,  *Le fils du pauvre* :**

**Lisez les extraits suivants puis dites quels sont les éléments ethnographiques représentés par Mouloud Feraoun ?**

 « - En somme, mon enfance de petit Menrad, fils de Ramdane et neveu de Lounis s'écoule banale et vide comme celle d'un grand nombre d'enfants kabyles. J'ai gardé de cet âge, pour tout souvenir, un tableau qui me semble uniforme et terne et que j'évoque chaque fois sans y trouver ni charme ni émotion excessive. Je me revois ainsi vêtu d'une vieille gandoura décolorée par les mauvais lavages, coiffé d'une chéchia aux bords effrangés et crasseux, sans chaussures ni pantalon, parce que, dans ma mémoire, c'est toujours l'été. Les pieds sont noirs de poussière, les ongles de crasse, les mains de taches de fruits; la figure est traversée de longues barres de sueur séchée; les yeux sont rouges, les paupières enflées. »

-"Les pères de famille qui passent leur temps à essayer de satisfaire les petits ventres peuvent-ils s’occuper également des petites cervelles?"

« -Lorsque mon fils naquit, on alla avertir les hommes occupés à cueillir la caroube! Ils avaient déjà entendu les youyous des femmes ; aussitôt Mohand tira en l’air, puisque les cris signifient la naissance d’un garçon (en cas de naissance d’une fille il n y' a aucune manifestation de joie) »

« -L'enfant ne fait pas grand cas en général de la tendresse de ses parents. C'est pour lui chose acquise. Il n'y pense même pas, il s'en lasse lorsqu'on le gâte. Il aspire à des affections supplémentaires… Quant aux parents, leur souci constant est la lutte pour le couscous quotidien ou la gandoura annuelle. Ils sont nombreux, ces cœurs d'enfants qui ne sont jamais ouverts et qui demeurent gros de tendresse renfermée. »

-« J’étais destiné à représenter la force et le courage de la famille.

Lourd destin pour le bout d’homme chétif que j’étais ! Mais il ne venait à l’idée de personne que je puisse acquérir d’autres qualités ou ne pas répondre à ce vœu.

Je pouvais frapper impunément mes soeurs et quelquefois mes cousines : il fallait bien m’apprendre à donner des coups ! Je pouvais être grossier avec toutes les grandes personnes de la famille et ne provoquer que des rires de satisfaction. J’avais aussi la faculté d’être voleur, menteur, effronté. C’était le seul moyen de faire de moi un garçon hardi. Nul n’ignore que la sévérité des parents produit fatalement un pauvre diable craintif, gentil et mou comme une fillette.(…) »

« -J’étais l’unique garçon de la maisonnée. Pénétré de mon importance dès l’âge de cinq ans, j’abusais bientôt de mes droits. Je devins immédiatement un tyran pour la plus petite de mes sœurs, mon aînée de deux ans.

Je l’appelais Titi – le nom lui est resté – elle n’était pas plus grande que moi et me ressemblait autant qu’une petite sœur ressemble à son frère, c’est-à-dire qu’on pouvait la reconnaître grâce à son foulard et à sa natte de cheveux longs. Elle avait un bon naturel qui lui permettait d’essuyer mes coups d’accepter mes moqueries avec une mansuétude peu imaginable chez un enfant de son âge.

Toutefois, on ne manqua pas de lui inculquer la croyance que sa docilité était un devoir et mon attitude un droit. Chaque fois qu’il lui arrivait de se plaindre, elle recevait une réponse invariable : « n’est-ce pas ton frère ? Quelle chance pour toi d’avoir un frère ! Que Dieu te le garde ! Ne pleure plus, va l’embrasser.

Grâce à ce procédé, elle avait fini par croire inséparable la formule « que Dieu te le garde » du nom de frère et il était touchant de l’entendre dire à ma mère en pleurant : -« c’est mon frère, que Dieu me le garde, qui a mangé ma part de viande » -« mon frère, que Dieu me le garde, a déchiré mon foulard ».

«  Le soir qui précéda le départ, aucun de ses enfants ne s'en doutait. Mais le hasard voulut que Fouroulou se réveillât pendant la nuit. Son père ne dormait pas. Il priait dans l'obscurité. Il priait à haute voix, demandant à la Providence d'avoir pitié de lui, de venir à son aide, d'écarter les obstacles de sa route, de ne pas l'abandonner. Puis, dans un élan désespéré, il l'implorait de veiller sur ses enfants. Dans le silence de la nuit, le ton était grave et profond. Chaque demande était suivie d'une confession émouvante. Ramdane dépeignait son embarras, sa misère. Il sembla à Fouroulou qu'une présence surnaturelle planait au-dessus d'eux et entendait tout. Il était perplexe. Il lui suffisait d'étendre son bras pour toucher son père, car il dormait toujours à côté de lui. Pourtant, il retint sa respiration et ne bougea pas. Il se demandait ce qui arrivait. La douleur de son père lui serrait la gorge et des larmes se mirent à couler silencieusement sur ses joues. »

« Menrad est kabyle. Ce n’est pas de sa faute. Il connaît les Français depuis son jeune âge. Les premiers furent les gendarmes. (…) Ils (les Français des petites villes) méprisent l’indigène, ils veulent à toute force former une caste à part et ne pas voir les autres. Fouroulou, encore jeune s’est aperçu de ces choses. (…) Ses professeurs, eux-mêmes, favorisaient ses camarades français et certains internes. Il se vit obligé d’être inférieur et détestable. Il se résigna. » (L’Anniversaire : pp. 115 -116)

***Cours 4***

**Mohammed Dib, *La Grande Maison, extraits :***

***De quel thème s’agit-il dans ces extraits ?***

1-/« C’était peut-être des idées. Là, seulement, il y avait six personnes de qui la faim rongeait la chair. On ne comptait pas les autres, les milliers et les milliers du dehors, de la ville, du pays tout entier. Forcément on avait des idées. »
2-/« La terrine aurait pu tenir dans le creux des mains. Et ils étaient six. Nom de Dieu ! si seulement ils avaient du pain ! Ils auraient alors avalé une grande bouchée de pain avec une petite cuillerée de riz. »
3-/« Aïe! Ne disons pas, Zina ma chère que nous avons déjeuné. Disons seulement que nous avons trompé la faim, répliqua AÏni.
… -Nous passons notre temps à tromper la faim.. »

4-/« - Un peu de ce que tu manges!
Omar se planta devant Rachid Berri.
Il n’était pas le seul; un faisceau de mains tendues s’était formé et chacune quémandait sa part. Rachid détacha un petit bout de pain qu’il déposa dans la paume la plus proche.

Et moi! Et moi!
Les voix s’élevèrent en une prière: Rachid protesta. Toutes ces mains tentèrent de lui arracher son croûton.
- Moi! Moi!
- Moi, tu ne m’en as pas donné!
- C’est Halim qui a tout pris.
- Non, ce n’est pas moi!
Harcelé de tous côtés, le gosse s’enfuit à toutes jambes, la meute hurlante sur ses talons. Estimant qu’il n’y avait rien à en tirer, Omar abandonna la poursuite. »

5-/« Si la pauvreté est le fruit commun de la colonisation, l’humiliation ne l’est pas moins. Mépris, autoritarisme fondé sur la couleur de peau ou le faciès, violence des forces de police ou des milices coloniales, le petit Omar regarde ce tableau des siens vivant sous la botte, apprend l’injustice, sent la colère peu à peu s’installer en lui. »

**6-/**« Ses idées se bousculaient, confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte. Pourquoi ? C’est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant ! Les grandes personnes ne comprennent-elles rien ? Pourtant c’est simple ! simple ! »

 7-/« si nous pouvions seulement avoir plus de pain, beaucoup de pain, songeait-il » (p.144)

8-/« D’abord du pain. Autant qu’il était possible d’en avoir, ses rêves ne visaient pas plus haut. » (p.144)

9-/« Jadis Aïni parvenait à les calmer avec un stratagème: ils étaient encore bambins. A condition qu'elle eût un peu de charbon, le soir, elle faisait chauffer la marmite et la laissait bouillir. Aux enfants qui attendaient patiemment, elle disait de temps en temps: -un peu de calme. ils poussaient de profonds soupirs résignés ; le temps passait. -petits, ça sera prêt dans un instant. Un assoupissement invincible les terrassait, fondant du plomb sur leurs paupières. Ils s'endormaient, sombraient dans le sommeil, leur patience ne durant jamais longtemps. Dans la marmite, il n'y avait que de l'eau qui chauffait." ( p. 54) »

***Identifier l’engagement de Dib à travers les deux textes.***

**Texte1 :** « À Dar-Sbitar s’élevaient encore les protestations véhémentes du vieux Ben Sari ; mais les forces de l’ordre étaient parties.
- … Je ne veux pas me soumettre à la Justice, clamait-il. Ce qu’ils appellent la justice n’est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et nous mater. Aux yeux d’une telle justice, je suis toujours coupable. Elle m’a condamné avant même que je sois né. Elle nous condamne sans avoir besoin de notre culpabilité. Cette justice est faite contre nous, parce qu’elle n’est pas celle de tous les hommes. Je ne veux pas me soumettre à elle… Aïe, cette colère, on ne l’oubliera pas! Ni la prison où des ennemis enferment nos hommes. Des larmes, des larmes et la colère, crient contre votre justice… elles en auront bientôt raison, elles sauront bientôt en triompher. Je le proclame pour tous : qu’on en finisse! Ces larmes pèsent lourd et c’est notre droit de crier pour tous les sourds… s’il en reste dans le pays… s’il y en a qui n’ont pas encore compris. Vous avez compris, vous. Allons, qu’avez-vous à répondre? …
Ce n’est qu’une femelle. Hon! Et encore une fille vaut mieux que lui. Tout le temps fourré à la maison. Ma pauvre Aïni! Tu es la proie de ces enfants sans cœur qui te sucent les sangs. Avec eux, tu n’arriveras à rien.

- Je vais à l’école, moi, intervint Omar, sans considération pour les paroles de sa tante. Et j’apprends des choses. Je veux m’instruire. Quand je serai grand, je gagnerai beaucoup d’argent.
- Renonce à tes idées, dit Lalla avec humeur. Il te faudra travailler comme une bête si tu veux seulement vivre. Ceux qui n’ont pas mis les pieds dans une école meurent de faim? L’instruction, ce n’est pas pour toi, ver de terre. Qu’est ce que tu crois pour prétendre à l’instruction? Un pou qui veut s’élever au-dessus de sa condition. Tais-toi, graine d’ivrogne. Tu n’es que poussière, qu’ordure qui colle aux semelles des gens de bien. Et ton père, lui, a-t-il été à l’école? Et ton grand-père, et tes aïeux? Et toute ta famille, et tous ceux que nous connaissons? Tu auras à être un homme, ou tu seras écrasé. Il te faudra supporter la dureté des autres, être prêt à rendre dureté pour dureté. N’espère pas le bonheur. Qui es-tu, qui es-tu, pour espérer le bonheur? N’espère pas vivre tranquille, n’espère pas.
Omar n’acceptait pas l’existence telle qu’elle s’offrait. Il en attendait autre chose que ce mensonge, cette dissimulation, cette catastrophe qu’il devinait. Autre chose. Et il souffrait non parce qu’il était un enfant mais parce qu’il était jeté dans un univers qui se dispensait de sa présence. Un monde ainsi fait, qui paraissait irrécusable, il le haïssait avec tout ce qui s’y rattachait. »

**Texte 2:**

**«**M Hassan, satisfait, marcha jusqu’à son bureau, où il feuilleta un gros cahier. Il proclama – La Patrie.
L’indifférence accueillit cette nouvelle. On ne comprit pas. Le mot, campé en l’air, se balançait – Qui d’entre vous sait ce que veut dire Patrie ?
Quelques remous troublèrent le calme de la classe. La baguette claqua sur un des pupitres, ramenant l’ordre Les élèves cherchèrent autour d’eux, leurs regards se promenèrent entre les tables, sur les murs, à travers les fenêtres, au plafond, sur la figure du maître ; il apparut avec évidence qu’elle n’était pas là. Patrie n’était pas dans la classe. Les élèves se dévisagèrent Certains se plaçaient hors du débat et patientaient benoîtement.
Brahim Bali pointa le doigt en l’air. Tiens, celui-là ! Il savait donc ? Bien sûr Il redoublait, il était au courant.
- La France est notre mère Patrie, ânonna Brahim. Son ton nasillard était celui que prenait tout élève pendant la lecture. Entendant cela, tous firent claquer leurs doigts, tous voulaient parler maintenant. Sans permission, ils répétèrent à l’envi la même phrase.
Les lèvres serrées, Omar pétrissait une petite boule de pain dans sa bouche. La France, capitale Paris. Il savait ça. Les Français qu’on aperçoit en ville, viennent de ce pays.Pour y aller ou en revenir, il faut traverser la mer, prendre le bateau… La mer : la mer Méditerranée. Jamais vu la mer, ni un bateau. Mais il sait : une très grande étendue d’eau salée et une sorte de planche flottante. La France, un dessin en plusieurs couleurs. Comment ce pays si lointain est-il sa mère ? Sa mère est à la maison, c’est Aïni , il n’en a pas deux. Aini n’est pas la France. Rien de commun. Omar venait de surprendre un mensonge. Patrie ou pas patrie, la France n’était pas sa mère.
Les élèves entre eux disaient: celui qui sait le mieux mentir, le mieux arranger son mensonge, est le meilleur de la classe.
Omar pensait au goût du pain dans sa bouche : le maître, près de lui, réimposait l’ordre. Une perpétuelle lutte soulevait la force animée et liquide de l’enfance contre la force statique et rectiligne de la discipline.
M. Hassan ouvrit la leçon.
- La patrie est la terre des pères. Le pays où l’on est fixé depuis plusieurs générations.
Il s’étendit là-dessus, développa, expliqua. Les enfants, dont les velléités d’agitation avaient été fortement endiguées, enregistraient.
- La patrie n’est pas seulement le sol sur lequel on vit, mais aussi l’ensemble de ses habitants et tout ce qui s’y trouve.
Impossible de penser tout le temps au pain. Omar laisserait sa part de demain à Veste-de-Kaki. Veste-de-Kaki était-il compris dans la patrie ? Puisque le maître disait… Ce serait quand même drôle que Veste de Kaki… Et sa mère, et Aouicha et Mériem, et les habitants de Dar-Sbitar? Comptaient-ils tous dans la patrie ? Hamid Saraj aussi ?
- Quand de l’extérieur viennent des étrangers qui prétendent être les maîtres, la patrie est en danger. Ces étrangers sont des ennemis contre lesquels toute la population doit défendre la patrie menacée. Il est alors question de guerre. Les habitants doivent défendre la patrie au prix de leur existence.
Quel était son pays ? Omar eût aimé que le maître le dit, pour savoir. Où étaient ces méchants qui se déclaraient les maîtres ? Quels étaient les ennemis de son pays, de sa patrie ? Omar n’osait pas ouvrir la bouche pour poser ces questions à cause du goût du pain
- Ceux qui aiment particulièrement leur patrie et agissent pour son bien, dans son intérêt, s’appellent des patriotes. »

**Les mêmes questions pour les extraits de *Nedjma***

*Extraits de Nedjma* de Kateb Yacine

« Le mariage de M. Ricard a été célébré dans la plus stricte intimité. Le peuple a eu beau grimper aux arbres, et faire toutes sortes d’acrobaties, il n’a pu assister aux ripailles.

M. Ricard était mortifié de devoir ouvrir sa maison à tant d’invités : tous les Européens du village, avec leurs familles ; seules manquaient les personnalités de première importance, dont les délégués vinrent d’ailleurs en grand nombre, sans invitation ni mandat. Fort heureusement, le curé de la région, habitant un autre village, n’eut pas vent de la chose, et le pasteur non plus ne fut pas alerté ; à l’encontre de ce qu’on espérait, il n’y eut pas de conflit entre le calvinisme de l’entrepreneur et le catholicisme de sa fiancée, faute de prêtres pour croiser le fer. »

« Gloire aux cités vaincues ; elles n’ont pas livré le sel des larmes, pas plus que les guerriers n’ont versé notre sang : la primeur en revient aux épouses, les veuves éruptives qui peuplent toute mort, les veuves conservatrices qui transforment en paix la défaite, n’ayant jamais désespéré des semailles, car le terrain perdu sourit aux sépultures, de même que la nuit est qu’ardeur et parfum, ennemie de la couleur et du bruit, car ce pays n’est pas encore venu au monde : trop de pères pour naître au grand jour, trop d’ambitions déçues, mêlées, confondues, contraintes de ramper dans les ruines… Peu importe que Cirta soit oubliée… Que le flux et le reflux se jouent de ce pays jusqu’à souiller les origines par cette orageuse langueur de peuple à l’agonie, d’immémorial continent couché comme un molosse entre le monde ancien et le nouveau. »

« Lakhdar s’est échappé de sa cellule.

A l’aurore, sa silhouette apparaît sur le palier ; chacun relève la tête, sans grande émotion.

Mourad dévisage le fugitif.

- Rien d’extraordinaire. Tu seras repris.

- Ils savent ton nom.

- J’ai pas de carte d’identité.

- Ils viendront te choper ici.

- Fermez-la. Ne me découragez pas.

Plus question de dormir. Lakhdar aperçoit la bouteille vide.

- Vous avez bu ?

- Grâce au Barbu. Il sort d’ici.

- Et moi, j’ai pas le droit de me distraire ?

- Écoutez, propose Mourad. On va vendre mon couteau.

- On trouvera bien un gosse pour nous acheter du vin. Personne n’ira imaginer que c’est pour nous. »

« Ils entrent dans le plus piteux des cafés maures, Lakhdar en tête. Les clients leur font des signes d'intelligence. Beaucoup les invitent. Ils montrent le couteau à un tatoué. Il offre cinquante francs.

- Soixante-quinze, dit Mourad.

- Bon.

Rachid s’emmitoufle dans l’étoffe sale ; il prend le soufflet à la femme, et s’accroupit devant le brasero ; elle rit aux éclats ; « après ça, j’espère qu’il m’achètera quelque chose, et il pourrait même me remplacer si je tombais malade, s’il tient tant que ça à jouer les ménagères, le fils de chien » ; elle tend l’oreille, parlant au portier, tandis que Rachid souffle sur le brasero, la tête entièrement camouflée sous le drap ; « encore un fou qui frappe, la fermeture c’est la fermeture, on a le droit au repos nous aussi, qu’est-ce qu’il demande, ce policier » ?

### *Cours 5*

### 2. ****La deuxième génération : La période de la décolonisation et des indépendances (1960-1970)****

La deuxième génération d’écrivains maghrébins d'expression française a émergé dans les années suivant la décolonisation. Ces écrivains ont vécu la fin de l’empire colonial et ont souvent été marqués par les luttes pour l’indépendance. Leur œuvre reflète les bouleversements politiques et sociaux de cette époque, mais aussi la quête d’une nouvelle identité nationale et culturelle après la guerre de libération.

Ces écrivains vont remettre en question non seulement le climat général, mais critiquent aussi les dépassements et les «non-dits» de la Guerre de libération, comme chez Mohammed Dibdans *La Danse du Roi* (1968), *Dieu en Barbarie* (1970) et *Le Maître de chasse* (1973).

D’autres écrivains vont aller plus loin dans leurs critiques, en dénonçant notamment le conformisme social et moral, relançant le débat sur la modernité/tradition, sur le rôle de la femme comme chez Assia Djebar,ou même en critiquant la religion. Mourad Bourbounepublie en 1968 *Le Muezzin,* dans lequel le personnage principal, un muezzin bègue et athée de son état, est bien décidé à reprendre sa place et à dénoncer une certaine hypocrisie générale.

Mais il faut surtout attendre l’année 1969, pour assister à la sortie de ce qui deviendra sans doute l’un des romans les plus emblématiques de la littérature algérienne, un livre volontairement provocateur, audacieux et extravagant. Il s’agit de *La Répudiation* de Rachid Boudjedra.

#### Caractéristiques :

* **Thèmes principaux** : La guerre de libération, la quête d'une nouvelle identité post-coloniale, les tensions entre modernité et tradition, la langue comme outil de résistance.
* **Style** : Les écrivains de cette génération sont souvent plus militants et revendicatifs, leur langue est parfois plus acerbe et critique vis-à-vis de la domination coloniale et des premières déceptions post-indépendance.
* **Contexte** : Les pays du Maghreb viennent d’obtenir leur indépendance (Algérie en 1962, Maroc et Tunisie en 1956), mais les défis sociaux, politiques et économiques restent immenses. Les écrivains interrogent la place de la langue française, le rôle de l’État, et les fractures internes de leurs sociétés.

#### Auteurs clés :

* **Tahar Ben Jelloun** (Maroc) : Dans des ouvrages comme La Nuit sacrée et L'Enfant de sable, il explore les thèmes de l'identité, de la place de la femme, et de la quête de sens dans un monde en mutation.
* **Assia Djebar** (Algérie) : Auteur de Les Enfants du rêve et Femmes d'Alger dans leur appartement, elle se distingue par son regard sur la condition des femmes algériennes et la mémoire de la guerre d'indépendance.
* **Driss Chraïbi** (Maroc) : Dans Le Passé simple, il aborde la question de la tradition et du changement social, tout en utilisant un style très critique envers l'ordre établi.

### ****Thématique de la deuxième génération****

### Les thèmes de la décolonisation, de la guerre de libération et de la construction de nouvelles identités nationales dominent cette période. Les écrivains interrogent la place de la langue française et les contradictions de l'après-indépendance

Rachid Boudjedra pour France culture et Echourouk

-En 2006, il affichait déjà clairement ses prises de positions. "Je suis athée et communiste (...). Je ne suis pas contre l’islam. J’ai été élevé dans une famille musulmane. La violence intégriste a encore accentué mes convictions. Avant, j’écrivais un roman tous les trois ans, le terrorisme m’a poussé à écrire un roman chaque année, une autre manière de lutter contre ces criminels", avait-il déclaré lors d'une conférence-débat à Bouzguen.

-"Au nom de ma mère, je jure de dire la vérité, toute la vérité. Je ne crois pas en Dieu, ni en la religion musulmane, je ne crois pas en Mahomet comme prophète (…) ", énonce-t-il de but en blanc, avant de qualifier Mahomet de "révolutionnaire". "Si je devais choisir une religion, ce serait le bouddhisme pour son pacifisme", ajoute-t-il avec aplomb face à la présentatrice.

**Extraits de *La Répudiation* de Rachid Boudjedra.**

**Quel message culturel véhiculent ces extraits ?**

«Te dire que je n’aimais pas le mois de Ramadhan serait mentir. Nous savions

guetter la lune. L’attente du mois sacré était bénéfique. Zahir s’arrêtait de boire pendant

un mois. Ma reprenait espoir. La maison avait un air du fête. On badigeonnait à la Chaux

toutes les pièces et en particulier la grande cour. On stockait pour un mois des comestibles

rares et coûteux. Le carême n’était qu’un prétexte pour bien manger durant une longue

période. »

«Le père vint demander conseil à Ma qui fut tout de suite d’accord . Les femmes

lancèrent des cris de joie et ma mère , pour ne pas rester en deçà de l’événement ,

accepta d’organiser les festivités . La mort sur le visage , elle prépara la fête ; d’ailleurs ,

pouvait elle s’opposer à l’entreprise de son mari sans aller à contre – courant des écrits

coraniques et des décisions des mufris, prêts à l’entreprendre jour et nuit si elle avait eu

la mauvaise idée de ne pas se résigner ? Ma ne querellait plus Dieu , elle se rangeait à

son tour du côté des hommes . Ainsi , l’honneur du clan était sauf »

« ZouBida, la jeune mariée, était belle ; elle venait d’une famille pauvre et le père n’avait

certainement pas lésiné sur le prix. »

**Extraits de Tahar Ben Jelloun**

“**L'enfant de sable** - Alors, j'ai décidé que la huitième naissance serait une fête, la plus grande des cérémonies, une joie qui durerait sept jours et sept nuits. Tu seras une mère, une vraie mère, tu seras une princesse, car tu auras accouché d'un garçon. L'enfant que tu mettras au monde sera un mâle, ce sera un homme. Il s'appellera Ahmed même si c'est une fille! J'ai tout arrangé, j'ai tout prévu. On fera venir Lalla Radhia, la vieille sage-femme; elle en a pour un an ou deux, et puis je lui donnerai l'argent qu'il faut pour qu'elle garde le secret... »

Ainsi le pacte fut scellé! La femme ne pouvait qu'acquiescer. Elle obéit à son mari, comme d'habitude, mais se sentit cette fois-ci concernée par une action commune. Elle était enfin dans une complicité avec son époux. Sa vie allait avoir un sens; elle était embarquée dans le navire de l'énigme qui allait voguer sur des mers lointaines et insoupçonnées.

**La nuit sacrée** - «Rappelez-vous! J'ai été une enfant à l'identité trouble et vacillante. J'ai été une fille masquée par la volonté d'un père qui se sentait diminué, humilié parce qu'il n'avait pas eu de fils. Comme vous le savez, j'ai été ce fils dont il rêvait. Le reste, certains d'entre vous le connaissent; les autres en ont entendu des bribes ici ou là. Ceux qui se sont risqués à raconter la vie de cet enfant de sable et de vent ont eu quelques ennuis: certains ont été frappés d'amnésie; d'autres ont failli perdre leur âme. On vous a raconté des histoires. Elles ne sont pas vraiment les miennes. Même enfermée et isolée, les nouvelles me parvenaient. Je n'étais ni étonnée ni troublée. Je savais qu'en disparaissant je laissais derrière moi de quoi alimenter les contes les plus extravagants. Mais, comme ma vie n'est pas un conte, j'ai tenu à rétablir les faits et vous livrer le secret gardé sous une pierre noire dans une maison aux murs hauts au fond d'une ruelle fermée par sept portes.»

**Lisez l’extrait de *L’Opium et le Bâton* de Mouloud Mammeri, puis comparez-le à l’extrait du film adapté du même roman.**

***Cours 7***

**La littérature algérienne des années 1980**

Les œuvres de cette période s’inscrivaient comme le prolongement des revendications émises par leurs prédécesseurs. Elles questionnent cette Algérie qui fête son 20ème anniversaire d’indépendance, et qui va vivre une grave crise économique et sociale au milieu des années 1980. Cette nouvelle génération composée d’écrivains comme Tahar Djaout, Rachid Mimouni a marqué la littérature algérienne des années 1980. Elle exposa une vision pessimiste qui critique la société déstructurée et désenchantée où l’individu devient un témoin passif de cette situation.

L’originalité des écris c’est justement d’avoir su se heurter aux réalités de l’époque, leurs textes sont apparus dans un contexte particulier, à savoir : le climat politique tendu, la montée inquiétante de l’islamisme radical, les inégalités et les injustices sociales qui ont d’ailleurs mené aux événements tragiques du 5 octobre 1988.

Les personnages principaux dans les textes de Rachid Mimouni, de Tahar Djaout, de Habib Tangour ou de Rachid Boudjedra, sont des héros marginalisés, des agitateurs souvent doués d’une intelligence et décidés à rompre avec le passé (les protagonistes sont ainsi souvent des anciens combattants de la révolution). Mais surtout ils sont courageux parce qu’ils fustigent la bureaucratie, l’état policier et la corruption.

D’ailleurs, le système absurdement bureaucratique est dénoncé dans plusieurs oeuvres, on cite ***l’Escargot entêté*** (1977) de Rachid Boudjdra*,* ***Le Fleuve détourné*** (1982) et ***Tombéza*** (1984) de Rachid Mimouni, et ***Les Vigiles*** (1991) de Tahar Djaout.

Avant que l’Algérie ne bascule dans l’intégrisme et la guerre civile, cette génération des années 1980 a pu saisir et raconter l’intense désarroi du peuple algérien, dénonçant aussi bien les dérives du pouvoir technocratique, militaire et bureaucratique de l’époque, que le poids de la religion et de la tradition. Il ne s’agit pas pour eux de critiquer sévèrement la société mais d’inciter aussi le lecteur à réagir, et à envisager de nouvelles perspectives pour le progrès du pays.

**Rachid Mimouni, *Tombéza***

**Un travail à préparer : Lisez ce texte et dites en quoi le personnage de ce roman reflètet-il sa société?**

*…IL m’arrivait seulement de me rendre de temps en temps au grand souk du dimanche installé sur l’immense esplanade centrale du village qui accueillait hebdomadairement le marché aux légumes, logé dans le hangar de l’ancienne coopérative de tabac, le marché aux tissus avec ses féeries d’étoffes et de soies croulant en rouleaux infinis, le marché aux vêtements, le marché aux chaussures, le marché de quincaillerie, et plus loin encore le marché aux bestiaux, le coin des prestidigitateurs, des magiciens, des charlatans, des vendeurs de beaumes ou potions miracles, des herboristes, des arracheurs de dents avec leurs tenailles chromées et leur petit tapis où s’éparpillaient des chicots de tailles et de couleurs invraisemblables, des poètes populaires avec leur bendir qui racontaient la geste des compagnons du Prophète, et puis l’aire des vendeurs d’huile d’olive, des paysans venus écouler leur surplus de figues sèches ou l’excédent de semences de céréales obtenus de la Société Indigène de Prévoyance, les barbiers voisinaient avec les saigneurs qui installaient leurs clients sous une tente et qui, après leur avoir rasé la nuque, en incisaient la peau en deux endroits pour y placer les ventouses coniques qui allaient sucer et recueillir le trop-plein de sang qui sera déversé aux abords mêmes de l’abri, sur les monticules de cheveux coupés, sous la chaleur le liquide coagulé dégageait une odeur écœurante qui attirait les mouches et les chats, et le vendeur de merguez se plaignait de cette promiscuité qui dissuadait ses clients potentiels. Et les gens allaient et venaient sur la place grouillante au centre de laquelle l’armée avait installé un half-track sur le plateau duquel un maquisard repenti, visage sous cagoule, micro à la main, exhortait les gens à rallier la France, la France est forte, la France est généreuse, rendez-vous, rendez vos armes, vous n’avez rien à craindre, il ne vous sera fait aucun mal, vous serez protégés, sinon vous serez écrasés, exterminés, la France possède des avions, des chars, des canons, des mitrailleuses, que pouvez-vous faire avec vos fusils de chasse rouillés ? Faites comme moi, rendez-vous et je vous promets que vous ne le regretterez pas, et l’homme prenait de l’assurance, enhardi devant la puissance de sa voix amplifiée par les haut-parleurs, et le ton, au départ hésitant, se chargeait de chaleur et de conviction, le débit devenait plus fluide, le geste moins gauche, et en discourant de sa hauteur l’homme promenait son regard sur la grouillance humaine qui vaquait dans l’indifférence à ses occupations, et l’homme s’approcha jusqu’à frôler la ridelle du véhicule, sortit son pistolet et bras tendu fit éclater la tête du tribun dont la cervelle ensanglantée éclaboussa la cagoule noire, l’homme s’abattait sur le sol, les haut-parleurs avaient transformé le coup de feu en coup de tonnerre, l’amplificateur déréglé émettait un son d’une stridence insupportable qui augmenta la panique de la foule, fourmilière qu’un coup de pied de promeneur distrait met en émoi, qui se rua vers les trois portes de la place, qui enjamba les grilles, primaient la taille et la force, les vieillards redevinrent ingambes et alertes, il y eut des enfants piétinés, qui perdit son turban, qui abandonna son burnous, qui laissa un soulier, son couffin, sa canne… En quelques minutes, le souk se clairsema. Arrivèrent enfin les soldats pour bloquer les portes. Réflexe absurde le seul qu’ils ne risquaient pas de choper était l’auteur de l’attentat, sans doute le premier à s’être débiné. Ne restaient que les marchands qui refusaient d’abandonner leur étal, peut-être aussi des estropiés, des culs-de-jatte, des naïfs, des Européens… Commencèrent alors les fouilles et les vérifications d’identité qui durèrent jusqu’à la tombée de la nuit.*

*AU cours de la bousculade, ma petite taille m’avait desservi et mon agilité ne me servit à rien. Pour la première fois de ma vie, je connus l’effarement du renard pris au piège. Aucun moyen de s’éclipser. Alors autant avancer vers les soldats parmi les premiers. Regards soupçonneux, fouille méticuleuse. Un reste de pudeur les empêche de soupeser l’entrejambe.*

*• Papiers !*

*Je restai coi.*

*• Tes papiers !*

*Bourré d’agressivité. Pas loin de m’accuser de tous les maux du monde….*

*• Je n’ai pas de papiers.*

*Il dut prendre ma réponse pour une provocation car je vis ses lèvres se crisper. A quoi bon essayer de lui expliquer ? Je ne parviendrais sans doute qu’à aggraver mon cas. Autant faire l’idiot.*

*Le jeunot me saisit brutalement par le col de la veste, me secoua à plusieurs reprises, puis me guida vers le camion militaire qui stationnait à quelques mètres de là. Deux méchants coups de pied m’aidèrent à grimper plus vite.*

*Je ne sus jamais pourquoi à ce moment-là mes yeux s’emplirent brusquement de larmes. Cette soudaine susceptibilité m’irrita. Ce n’était pourtant pas le premier coup de pied que je recevais. Je me souviens d’avoir établi une obscure relation entre la jeunesse du soldat qui me malmenait et cet attendrissement imprévu.*

*… vers minuit le véhicule démarra pour emmener la vingtaine de suspects à la caserne du 2e Dragon située sur les hauteurs du village. On nous enferma dans une cellule commune avant de nous soumettre à de longs et stupides interrogatoires.*

*LONGS cheveux argentés impeccablement peignés, rasé de près, lunettes de soleil à la dernière mode, élégant et svelte dans un uniforme aux plis rigides, le sémillant lieutenant de la Section Administrative Spécialisée regardait s’éloigner le véhicule militaire en secouant la tête.*

*• Petits cons, va ! Fiers comme des coqs de nous avoir ramené quatre bouseux sans pièce d’identité comme s’ils nous avaient livré pieds et poings liés les chefs de la rébellion. Ils ne se rendent pas compte. Boucler le souk un quart d’heure après l’attentat. S’imaginaient peut-être que le terroriste allait tranquillement attendre leur arrivée. Et le meilleur moyen de le découvrir : fouiller les gens, alors que le pétard gisait sous le camion. Qu’est-ce qu’on va bien pouvoir faire de ces gueux ?*

*…*

*Il n’arrivait pas à comprendre, le petit aspirant, qu’en ces temps de guerre on pût encore se balader en ville sans pièces d’identité, en dépit de la loi, et les trois paysans qui m’avaient précédé lui firent entrevoir l’abîme qui séparait sa conception du pays de la réalité, et de guerre lasse il avait fini par les expédier vers le service municipal de l’état civil pour leur demander de ramener l’extrait de naissance nécessaire à l’établissement d’une carte d’identité. Il pensait liquider mon cas de la même façon.*

*• Avec ce papier que je te donne, tu iras à la mairie demander un extrait de naissance et tu reviendras ici avec le document et six photos.*

*• Ils ne me le donneront pas.*

*• Comment ?*

*• A la mairie, on ne me donnera pas d’extrait de naissance.*

*• Pour quelle raison ?*

*• Parce que je ne suis pas inscrit dans les registres de l’état civil.*

*• Ecoute-moi, tu n’as pas compris. La déclaration se fait le jour de ta naissance. Ça a été fait par ton père, alors tu es inscrit, comme tout le monde.*

*• Le jour de ma naissance, personne n’est allé me déclarer.*

*• Comment cela ?*

*• C’est comme ça.*

*• Et comment tu as pu vivre jusque-là ?*

*• Cela ne m’a pas beaucoup gêné jusque-là, répondis-je en réprimant un sourire.*

*• Ecoute, tu m’énerves. Tu prends ce papier pour aller à la mairie et on verra après. Nom et prénom ?*

*• Je n’ai pas de nom.*

*• Pardon ?*

*• Je n’ai pas de nom.*

*• Le nom de famille de ton père, idiot.*

*• Je n’ai pas de père.*

*• Je t’avertis que ça va mal aller pour toi.*

*• C’est vrai, mon lieutenant, je n’ai ni père, ni nom, ni prénom.*

*L’officier laissa tomber son stylo et redressa le buste pour me fixer avec sévérité. L’exaspération le gagnait.*

*• Il a bien fallu quelqu’un pour aider ta mère à te fabriquer, non ? me lança-t-il sur un ton suraigu.*

*Il n’avait l’habitude ni de gueuler ni d’être grossier, mais il sentait que chacune de ses questions ne faisait que l’enferrer davantage.*

*JE crois que c’est l’entrée du lieutenant qui le sauva de la plus totale déconfiture. Celui-ci était de belle humeur ce matin-là, et comme il s’ennuyait, il avait décidé d’aller se consacrer à son passe-temps favori : se payer la tête de son naïf sous-ordre.*

*• Alors, Martin, pas encore liquidé tes bougres ?*

*• Celui-là me pose quelques problèmes.*

*• Oui ?*

*• Non seulement il n’a aucune pièce d’identité sur lui, affirme qu’il n’en a jamais eu, qu’il n’a ni père, ni nom, ni prénom.*

*• Tiens, tiens, intéressant. Il sait parler français ?*

*• Il le baragouine pas trop mal. Enfin, il comprend ce qu’on lui demande et parvient à construire des phrases intelligibles. Il dit qu’il l’a appris à la ferme de Biget où il travaillait comme garçon d’écurie.*

*• A la bonne heure, fit l’officier. On va lui demander de raconter son histoire. Allons dans mon bureau où se trouvent ma pipe et mon tabac.*

*• Je voyais bien que le lieutenant de la S.A.S. était décidé à se divertir, et qu’il voyait dans mon cas l’aubaine qui allait lui en fournir l’occasion.*

*• Alors comme ça, tu n’as pas de nom ?*

*Pas de nom ! Quelle chance pour les gosses de mon âge qui eurent la joie de m’affubler d’un monstrueux surnom. Tombéza ! Il ne faisait pas bon le prononcer en ma présence. Bancal et rachitique, tordu comme un athlète de foire, mes griffes étaient promptes à lacérer les joues de l’impudent qui aurait osé prononcer les syllabes fatales, mais je devais reconnaître que l’inventeur de ce sobriquet avait eu un éclair de génie pour parvenir à qualifier si parfaitement le rictus permanent qui déformait mon visage.*

*Pas de nom ! Nos paysans s’arrangeaient pour entretenir le moins de relations possibles avec l’administration coloniale. On inscrivait les nouveau-nés à l’état civil à l’occasion d’une visite au souk, quand on se le rappelait. On ne prenait jamais la peine d’informer la mairie des décès survenus. A quoi bon tout cela ? On ne se souvient de nous que pour la conscription ou la levée des impôts. Ainsi, parfaitement fausses, les statistiques démographiques que tenaient soigneusement une armée de bureaucrates. L’un de ces employés de mairie s’effarait devant la croissance des registres d’état civil qui chaque année prenaient un peu plus d’épaisseur, et il commentait, avec de sombres hochements de tête, incompréhensible, une mortalité infantile proche de zéro, ne savait pas, le petit employé scrupuleux, que l’enfant qui vient de naître prend la place et le nom de celui décédé, une opération à somme nulle en quelque sorte, personne n’est lésé, inutile de se déranger à rayer l’un pour inscrire l’autre, et puis cette masse de vieillards de cent cinquante ans passés, et toujours vivants selon les registres, cela défie toutes les lois de la nature, autant brûler ces fiches dérisoires…*

*Pas de nom ! Ni même un prénom. Pas le droit d’exister. Messaoud refusait de poser son regard sur moi, ne m’évoquait jamais dans ses propos, m’oubliait quand il faisait le compte du nombre de gandouras à acheter pour le jour de l’Aïd, et alors que je rampais sur le sol de terre battue, il lui arrivait de m’emjamber avec une grimace de dégoût, exactement comme il l’aurait fait pour la merde d’un chien rencontrée sur son chemin.*

*A partir de 1940, avec l’irruption de la guerre, la misère devint insupportable. Les gens s’habillaient de sacs de jute, chaussaient d’antiques peaux de chèvres ou de bœufs retenues autour du pied par une ficelle, se nourrissaient de figues sèches, de gibier, d’herbes, de fruits sauvages et de millet d’oiseau moulu qu’on mélangeait avec une poignée de farine pour fabriquer une galette qui s’effrite dans la bouche avec un goût de sable sec.*

*L’institution du rationnement ne fit qu’empirer la situation, fleurir le marché noir, développer la corruption qui permit d’engraisser le garde-champêtre qui agissait au nom du Caïd et décidait du nombre de personnes à inscrire sur la carte de rationnement. Mais même en ce temps de disette où les listes d’enfants permettaient d’obtenir les précieux tickets de farine, de sucre, de café, Messaoud refusait obstinément d’ajouter un nom sur le document familial.*

*• En somme, tu n’as pas d’existence, conclut le lieutenant avec un large sourire. A un endroit de mon récit, je vis ses yeux briller, sa satisfaction s’accroître et je compris qu’il venait d’avoir une idée qu’à son habitude il devait considérer comme géniale. Cet homme comblé par la nature et la fortune semblait croire que toutes choses de la terre n’avaient de raison d’être qu’à venir briser le mortel ennui qui étouffait une existence dont l’apparente vacuité le désolait. Cette nouvelle façon de faire la guerre instaurée par les S.A.S. le comblait d’aise. On s’y distrayait bien plus que dans un régiment classique. Cet organisme disposait d’une large gamme de prérogatives et de pouvoir. Il régentait la population du camp de regroupement à l’aide d’une brigade de harkis bien plus obéissants que les recrues du contingent, disposait de pouvoirs de police, d’état civil, dispensait des soins médicaux, fournissait une aide alimentaire aux nécessiteux, gérait une école pour les exclus du système scolaire. […]*

*• Eh bien, nous allons te fabriquer une existence, te donner un nom et te fournir une belle carte d’identité que tu pourras produire à tous les contrôles. Tu vas avoir l’exceptionnel privilège de choisir ton nom. Comment veux-tu t’appeler ?*

*• SNP, peut-être ? suggéra Martin.*

*La grimace du lieutenant rejeta la proposition.*

*• Sans nom patronymique. C’est un paradoxe. Et puis c’est trop banal. On va lui demander d’abord. Tu as une idée ?*

*• Oui.*

*• Comment tu veux t’appeler ?*

*• Tombéza !*